

Souvenir de province. Un collège communal.

Numéro d'inventaire : 1979.37741

Type de document : article

Période de création : 4e quart 19e siècle

Date de création : 1882 (restituée)

Description : 1 feuille double.

Mesures : hauteur : 270 mm ; largeur : 200 mm

Mots-clés : Autobiographies, souvenirs, mémoires

Filière : Lycée et collège classique et moderne

Niveau : Post-élémentaire

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 4

tent aujourd'hui partout, mais que des découvertes archéologiques signalent chaque jour à l'attention des artistes des monuments dont l'étude est des plus précieuses. J'ajoute que si même un artiste, honoré d'une récompense de l'ordre dont il est ici question, manifestait le désir d'étudier notre architecture française, on ne pourrait invoquer aucun motif sérieux pour le contraindre à franchir la frontière et lui refuser les moyens de chercher ses inspirations dans les monuments de notre art national. Quant à la procédure adoptée pour l'attribution des prix de Rome, aussi bien que celle à laquelle on a eu jusqu'ici recours pour donner les prix du Salon ou pour distribuer les bourses de voyages, elles me paraissent l'une et l'autre devoir appeler des modifications profondes. Et après avoir, sur ce point, pris l'avis du conseil de l'École des beaux-arts, je me proposais de soumettre cette grave question à l'appréciation du conseil supérieur des beaux-arts reconstitué sous le nom de conseil des arts.

On a pu voir dans ce rapide exposé les réformes que le ministre des arts projetait d'introduire dans l'enseignement à ses différents degrés et dont il avait proposé la solution par les deux projets de loi sur la caisse des écoles d'art et sur l'organisation des dites écoles, dont j'ai indiqué la teneur au début de cet article. Son intention était : au point de départ, c'est-à-dire dans les établissements qui dépendent pour la majeure partie de l'Université, d'adopter pour l'enseignement des principes généraux du dessin la méthode scientifique ; d'associer l'enseignement de l'art appliqué à l'industrie à l'enseignement des sciences appliquées à l'industrie dans les établissements du second degré ; de placer enfin au degré supérieur, à côté de l'enseignement spécial, un enseignement général qui ramenât tous les artistes à la notion de la conception décorative.

La réunion au service des beaux-arts proprement dits du service de l'enseignement technique et de celui de l'enseignement du dessin dans les établissements universitaires pouvait, je crois, permettre de réaliser ce vaste programme dans un délai relativement bref et dans des conditions avantageuses pour la bonne économie de nos finances. La restitution de ces mêmes services à leurs anciens départements pourra-t-elle nous donner ce progrès incessant et urgent réclamé par les exigences du travail national ? Il est permis de supposer que rien ne sera négligé pour obtenir ce résultat, si longuement attendu, par les hommes qui ont aujourd'hui la responsabilité du pouvoir. Mais la bonne volonté suffira-t-elle ?

ANTONIN PROUST.

SOUVENIR DE PROVINCE

Un collège communal

Dans le plus grand nombre des villes françaises qui possèdent un collège communal, c'est, de tous les établissements publics, le plus antique et le plus ruineux ; souvent même c'est le seul que les municipalités aient abandonné à son délabrement séculaire. Presque partout, en effet, le collège date du XVI^e ou du XVII^e siècle, parfois même du XIII^e. Ici, c'est un ancien couvent ou une ancienne caserne ; là, il a servi longtemps de prison ou d'hospice ; ailleurs il a porté successivement tous ces noms. On a bâti des hôtels pour les succursales de la Banque de France, pour les caisses d'épargne ; on a bâti des haras, des gares, des hôtels de ville, des halles, des églises, des lavoirs publics, des casernes et des écoles communales ; mais de collèges, point. Il s'est rencontré peut-être quelque municipalité assez éclairée pour avoir l'heureuse inspiration d'agrandir une cour de quelques pieds carrés, assez libérale pour daigner mettre des étais à un mur croulant. Mais bien rares sont celles qui, depuis cinquante ans, se sont payé le luxe d'un collège neuf. Aussi, dans toutes les villes ou peu s'en faut, le collège est-il situé au fond du vieux quartier, enfoui dans un pâté de bicoques, à l'extrémité de rues tortueuses dont le pavé incline de la muraille au milieu de la chaussée et forme ainsi ruisseau pour les eaux grasses. Les murs lézardés ont la couleur de la suie ; la porte est basse, et le seuil raviné par le torrent quotidien des externes. Entrons, si cet extérieur ne vous fait pas froid d'avance. La cour que voici est peut-être la seule ; y en eût-il une autre, et celle-ci fût-elle la *cour d'honneur*, il se pourrait néanmoins qu'aux heures d'étude et pendant les classes les porcs, les oies, les canards de M. le principal s'y ébattaient en troupe. C'est du moins ce que nous avons vu maintes fois dans un collège important de l'Auvergne. Avant de sonner la cloche, le concierge faisait rentrer cochons et volailles chez eux, et les enfants pouvaient prendre leurs ébats à leur tour. La cloche venait-elle à sonner encore ? Aussitôt la basse-cour s'emplissait de grognements joyeux et de fanfares triomphantes : c'était la preuve qu'on y avait compris le signal et qu'on s'y apprêtait à rentrer sur le terrain abandonné. — S'il pleut, les élèves sont mouillés et pataugent dans la boue, car les préaux manquent, et l'eau, faute de conduits d'écoulement ou de pente, séjourne où elle tombe. Fait-il du soleil ? Pas d'ombre, et l'on grille après avoir grelotté. Dans les classes, on manque d'air ; dans les études, d'air et de place. Les ouvertures sont étroites et trop haut percées ; les fenêtres portent des carreaux grands comme des carrés de damier. Le jour louche qui en vient passe à travers les toiles d'araignée qui en tapissent les bords de même qu'elles festonnent le plafond. Bancs, tables, armoires et pupitres, tout le matériel est insuffisant, mal fait et mal disposé, usé, dégradé, démoli. Non qu'il y ait à s'en prendre aux instincts dévastateurs et graveurs des élèves, car on re-

1882

trouve le nom du père, sinon du grand-père, sous celui de l'enfant, preuve manifeste que la vétusté est la vraie coupable. Les maîtres ne sont pas plus favorisés que les élèves; ils n'ont à leur service qu'une chaise branlante ou une chaire démantibulée. Se promènent-ils dans la salle? les planches du parquet s'étant usées plus rapidement que leurs clous, ceux-ci émergent d'un centimètre et rendent toute circulation inattentive impossible. A de longs intervalles passe, mais en évitant les coins soigneusement, le balai du concierge ou d'un garçon; mais il est inouï que l'un ou l'autre ait jamais condescendu à effleurer les tables du bout de son plumeau, sauf à la veille d'une inspection. Dans une banque, le dernier expéditionnaire peut donner des ordres à un garçon de bureau; mais qu'un professeur s'oublie jusqu'à demander un service à un domestique, il sera vertement réprimandé par le principal, ainsi que le domestique si celui-ci n'a rejeté dédaigneusement la demande qu'on lui a faite.

L'hiver, avant de commencer la classe, il faut allumer le poêle. D'abord, il faut qu'on sache qu'on ne fait de feu dans aucune classe avant le 1^{er} novembre, quel que soit le froid qui sévisse en octobre, non plus qu'après le 1^{er} mars: l'administration ne tolère pas qu'on ait froid en d'autres temps que dans l'intervalle de ces deux dates. Cinq minutes avant la classe, un élève préposé à cet office va recevoir des mains du sous-principal les trois petites bûches et les deux cônes de pin réglementaires. A l'arrivée du professeur et avec son aide le plus souvent, il dispose le tout dans le poêle. Mais parfois les bûches sont trop longues: il faut alors les scier à l'aide de petites scies de poche achetées en cotisation. Cela fait, ce n'est rien encore; il faut maintenant qu'un élève se dévoue, se mette à genoux ou se couche à terre pour souffler sur le feu qui ne prend pas, car on n'a ni soufflet ni aucun autre ustensile, à moins d'aller en cachette implorer la portière. Enfin, quand le feu flambe avec bien de la peine, on n'a guère moins froid qu'auparavant, car la bise souffle à travers les fentes et les irous de la porte. D'ailleurs, bien que les élèves payent pour le chauffage une somme assez ronde, le bois alloué ne fait pas feu qui dure, et l'on serait fort mal venu à en réclamer une seconde distribution. Aussi les élèves ne se font-ils pas faute de dérober, quand l'occasion s'en présente, quelques morceaux de bois ou de charbon, et même de démolir un banc inoccupé, ou d'enlever à ceux sur lesquels ils sont assis des traverses superflues.

Réfectoires, dortoirs, corridors, tout est à l'unisson. Les dortoirs surtout sont repoussants, et nous affirmons avoir visité des prisons où ils n'étaient pas pires. Le sommier élastique y est inconnu ou rare. De maigres et flasques paillasses à la toile reprise et ravaudée, d'où sortent quand même les fétus, des matelas plats jetés de ci, de là, voilà pour le coucher. Une chaise fermée sur le devant sert à la fois de siège, de porte-manteau et de table de toilette: c'est tout le mobilier du pensionnaire. On n'imagine pas l'odeur fétide et la buée épaisse qui emplissent ces vastes salles où dorment chaque nuit 18 000 de nos enfants (1)! Heureux celui dont le lit

de fer est voisin d'une fenêtre que la nuit il puisse ouvrir pour avoir un peu d'air frais, à l'insu du surveillant ou avec son consentement illégal! Le pis est que souvent l'infirmerie manque et que les élèves malades passent les jours et les nuits dans leur lit de dortoir, au sein d'une atmosphère viciée de cent façons.

On se demande sans doute ce qu'il advient quand des parents demandent à visiter un collège avant d'y placer leur fils ou après qu'il y est entré. — D'abord, pendant les dix mois scolaires, les parents ne vont que du parloir au cabinet du principal, deux pièces en assez bon état le plus souvent. Au parloir, le jeune pensionnaire est trop occupé à vider la sacoche de sa mère et les poches de son père pour répondre à leurs questions sur son sort. Les répètent-ils dans le cabinet du principal? Il leur donnera toute satisfaction en affirmant que « la nourriture est saine, abondante et variée », que « le bien-être est aussi complet que l'instruction solide », toutes calembredaines de prospectus. Demandent-ils, pour plus de sûreté, à visiter les dortoirs, les salles d'étude, le réfectoire? Il se trouve justement qu'on vient d'y mettre les ouvriers et qu'on ne pourrait juger de rien. Pendant le mois qui précède la rentrée, il faut bien pourtant que le principal s'exécute. Mais il ne montre que les salles les plus présentables, la classe de dessin, par exemple, dont les quelques méchants plâtres jettent un peu de poudre aux yeux des braves gens. D'ailleurs, tout alors est dans le meilleur ordre possible; on a lavé, blanchi, gratté, frotté, replâtré; on a dissimulé ou on évite tout ce qui eût pu faire naître des inquiétudes; on passe vite sur ce qu'on ne peut éviter, et... le tour est joué.

Il ne faut pas s'indigner contre ces habiletés de mise en scène, mais contre l'incurie ou l'avarice des municipalités qui les rendent indispensables, contre l'État, qui pendant longtemps s'est à peu près désintéressé des collèges. Il est plus d'un principal qui n'est pas mieux logé que ses élèves. Nous en connaissons un dont la chambre à coucher était une chambre de domestique, sous le toit. Son cabinet servait encore de classe de philosophie, de parloir et de cabinet d'histoire naturelle. Et pourtant il n'avait pas d'enfants! Son successeur, qui possédait une nombreuse famille, se vit obligé de transformer sa salle à manger en dortoir commun pour ses filles et ses garçons en bas âge.

La conséquence d'un tel état de choses est facile à prévoir: c'est que la plupart des familles riches qui n'habitent pas à la ville préfèrent placer leurs enfants dans les collèges congréganistes, dans ceux des jésuites surtout, dont les établissements à l'extérieur monumental sont spacieux, bien aménagés, salubres et confortables. Le père hésite bien un peu: ce mot de jésuite sonne mal à ses oreilles qui jadis ont entendu les échos des feux de peloton aux trois *Glorieuses*. La mère, elle, a pris de suite son parti dont rien ne la fera démoder: son fils n'ira pas dans ces collèges petits et bas, mais dans ces hautes maisons de belle installation et de grand air. Les jeunes gens n'y ont-ils pas meilleure tournure et le masque de l'homme du monde ne perce-t-il pas déjà en eux sous les traits évaporés du collégien? Bref, le futur magistrat, le sous-lieutenant de demain entre chez les bons Pères.

(1) Sur les 80 000 élèves que l'Université reçoit dans ses établissements d'enseignement secondaire, 38 000 fréquentent les collèges communaux, dont 18 000 internes.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette question de l'éducation si mal comprise, ou plutôt si négligée dans les établissements de l'université. Elle vaut cependant qu'on s'en occupe tôt et longuement. Sans doute le collégien à l'air gaillard est préférable à l'élève des jésuites aux manières étudiées et pseudo-aristocratiques. Sans doute notre démocratie laborieuse et sérieuse n'a que faire de gandins et de valseurs, et les enfants de nos bourgeois, pas plus que ceux de nos paysans ou de nos ouvriers, n'ont besoin de l'art de la bouche en cœur, de la science des courbettes ou des pirouettes. Mais ne faudrait-il pas leur donner une virile et démocratique éducation, faite surtout de générosité de cœur et de largeur d'esprit, et comme assaisonnée d'une pointe de politesse mondaine? Eh bien, cette éducation que tous les bons esprits voudraient voir se répandre, le collège en est l'ennemi par cette seule raison qu'il est délabré et malpropre, que ses murs sont nus et froids, que toutes les espèces de confort et d'élégance en sont bannies. Est-ce là un paradoxe? Nullement. N'est-il pas certain que le plus correct des gens bien élevés se relâche de sa correction quand il lui arrive d'entrer dans une chaumière? L'obligation d'être poli ne s'associe-t-elle pas dans tous les esprits à l'idée de certain luxe, tout au moins à l'idée de la propreté dans l'ameublement et le vêtement? Et n'est-il pas vrai que si l'un des termes de l'association disparaît, il emportera l'autre? Comment donc nos collégiens pourraient-ils prendre ou garder l'habitude des bonnes manières et même d'une bonne tenue, obligés comme ils le sont d'essuyer leur coin de table avant d'y appuyer les coudes, de faire, comme nous l'avons dit, le service de garçons de salle et le métier de bûcherons?

Pourtant, il ne faudrait pas trop se plaindre du manque de matériel proprement dit, si le matériel d'enseignement ne faisait encore plus défaut. Mais hélas! tout manque, cartes murales, bibliothèques, cabinets de physique et d'histoire naturelle, laboratoires, gymnases même. Ou plutôt, pour n'exagérer en rien, tout cela s'y trouve, mais combien dérisoire et pitoyable! Le cabinet d'histoire naturelle consiste tout entier dans une vitrine exposée au parloir pour le plus grand ébahissement des parents. Dans le bas sont rangées quelques *ammonites* ramassées par les élèves dans les *promenades* d'été et entremêlées de coquillages roses ou tigrés comme ceux qui font l'ornement des cheminées chez les concierges. Voilà pour la *géologie*. Le haut appartient à l'*ornithologie*. Voici d'abord un buisson mousseux au milieu duquel sont perchés nos plus gracieux représentants de l'ordre si nombreux des *passereaux*. — Les gracieux représentants sont empesés et drôles au possible, mais passons. — Non loin d'eux rêvent trois *accipitres*, une chouette, un grand-duc et un chat-huant, don de M. le garde général. Enfin voilà, « sur ses longs pieds emmanchés d'un long cou », le héron de notre bon La Fontaine, la merveille du cabinet. La physique est un peu mieux partagée que l'histoire naturelle et possède quelques instruments, même une machine électrique, objet de récréation pour les *grands*, d'inquiète curiosité pour les *moyens* et les *petits*. Malheureusement elle est

d'un modèle tout à fait primitif et vert-de-grisée. On n'en peut tirer que de minuscules étincelles; encore faut-il attendre pour cela les époques de sécheresse et les jours de soleil. Pas de théodolite, pas même de sphère céleste au service du professeur de cosmographie, sauf les sphères qu'il fabrique lui-même avec du carton découpé; pas une carte murale ou en relief pour l'enseignement de la géographie et de l'histoire. La chimie, au premier abord, semble n'être pas trop dépourvue. Une table, un baquet et une armoire; dans cette armoire un fourneau, une lampe à alcool, quelques tubes et quelques cornues, une centaine de flacons étiquetés, que faut-il de plus? Mais les cornues sont ébréchées et les tubes ne se raccordent pas entre eux. Avec bien de la peine on pourrait peut-être arriver à instituer une expérience, mais l'alcool coûte cher et ces polissons d'élèves réussissent si bien à subtiliser le mercure! Enfin, il faut songer aux élèves des années à venir, et, pour peu qu'on fit d'expériences, on aurait vite épuisé tous les flacons, si bien qu'il ne resterait plus un seul cristal qu'on pût au moins leur montrer, ce qui serait fâcheux au dernier point par ce temps d'*enseignement par les yeux* et de *leçons de choses*.

On suppose peut-être qu'il existe un remède à toutes ces misères dans une bibliothèque riche, sinon millionnaire, et bien composée. Ce serait là, en effet, un remède, car si le livre ne vaut pas l'instrument ou l'appareil, il le décrit et souvent en donne l'image. Mais la bibliothèque est peut-être ce qui manque le plus au collège; on en peut juger par le fait suivant. Dans un des collèges les plus peuplés de l'Ouest et même de la France, un professeur qui voulait faire une étude sur Lucrèce n'a pu en trouver nulle part une édition complète. Cela se passait il y a moins de six mois. Nous croyons pouvoir affirmer sans crainte de démenti que, sur deux cent cinquante collèges, il n'en est pas vingt-cinq qui possèdent une collection complète quelconque des auteurs latins, peut-être même des classiques. Est-il besoin après cela de parler des Grecs ou des modernes, des modernes surtout, ces pelés, ces galux d'où vient tout le mal? Aussi bien, pourquoi des livres et que sert aux élèves de lire? Apprendre ses leçons et faire ses devoirs, tout est là; la lecture est une perte de temps puisque les heures qu'on lui donne sont ravies à la préparation des examens, but suprême, but unique des études. Bien plus, elle est souvent un grave danger: il y a tant de mauvais livres! On ne saurait mettre à les choisir trop de discernement, à les expurger trop de soin, à les confier à nos jeunes gens trop de discrétion. Le mal revêt tant de formes, et la littérature moderne, d'ailleurs en pleine décadence, sait si bien le parer de couleurs aussi fausses que séduisantes! C'est ainsi que pensent et que parlent MM. les principaux. M. Legouvé serait sans doute étrangement surpris s'il apprenait que ces braves gens voudraient expurger son livre: *les Pères et les Enfants au XIX^e siècle*. Mais voici qui passe tout: il s'en est trouvé pour engager leur professeur de rhétorique à ne pas faire apprendre à des gaillards de dix-huit ans le passage de l'*Art poétique* qui commence ainsi:

